

Les journalistes et la chanson

Dominique Garand

Numéro 217, novembre–décembre 2007

La chanson, sa critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10286ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garand, D. (2007). Les journalistes et la chanson. *Spirale*, (217), 20–21.

Les journalistes et la chanson

par DOMINIQUE GARAND

P eut-on sérieusement attendre quelque chose des journalistes et chroniqueurs en matière de chanson? Pour ce qui est d'indiquer ou de contester les tendances à la mode, pas de problème, mais permettre au lecteur d'appréhender avec intelligence la démarche d'un artiste, en décrire avec exactitude la signature stylistique, fournir l'effort de penser les enjeux de son art au sein de la culture générale, cela semble au-delà de leurs compétences. Il est vrai qu'ils doivent toujours travailler un peu à la va-vite et sauter d'un événement à l'autre sans trop s'arrêter, mais cette justification ne saurait suffire. Je pense qu'ils pourraient faire mieux s'ils étaient mieux formés et si leur motivation était ancrée dans une éthique professionnelle mieux articulée. Quand on veut aller au bout d'une pensée, quand on veut nommer le plus justement possible une sensation, on trouve les moyens de le faire. Mais pour y arriver, il faut croire en la valeur d'une parole critique qui non seulement ferait écho au travail des artistes, mais l'amplifierait, l'accompagnerait, la conduirait même au-delà de sa première intention. Il faut parier que l'art, même le plus sensoriel, a besoin de l'intelligence de mots qui en relancent l'événement.

Je ne soulève pas le problème du seul point de vue de l'amateur, mais aussi des artistes eux-mêmes, dans la mesure où ils souhaiteraient autre chose qu'une simple confirmation de leur existence. Robert Fripp, le leader de King Crimson, écrivait ceci à propos des commentaires critiques qui ont jalonné l'histoire du groupe : « *Overall, thirty years of commentary has provided me with few musical insights and done little to help direct my work as guitarist and aspiring musician* » (livret de *Absent Lovers*, BMG Music, 1998).

Les artistes ont bien sûr besoin de ces chroniqueurs à la radio ou ailleurs, dont le métier est d'annoncer un spectacle à ne pas manquer ou la sortie d'un album. Mon propos n'est pas de dénigrer ce genre de travail. En réalité, c'est surtout vers la presse écrite que se dirige ma critique, tout simplement parce que je la trouve indigente, absorbée qu'elle est par une logique publicitaire. Même les chroniqueurs dotés d'une certaine liberté dans leurs propos ne font guère plus qu'agir en propagandistes. Plusieurs mois durant, par exemple,

Marc Cassivi a voulu convaincre tout un chacun que nous vivions en ce moment un âge d'or de la chanson au Québec. Enfin, nous étions au diapason de ce qui se fait ailleurs! Et pour soutenir ses dires, il brandissait non pas Céline Dion (quand même!), mais Malajube, Dumas et Ariane Moffatt.

Qu'un journaliste ait ses préférences et les mette en jeu dans un système de lutte symbolique (mettant aux prises, par exemple, *La Presse* contre *Lundi*), je n'ai rien contre, mais seulement à trois conditions : premièrement, qu'il se sache protagoniste d'une lutte et non le représentant auto-proclamé des seules valeurs légitimes; deuxièmement, qu'il connaisse le pourquoi de ses prises de position, ce qui implique qu'il s'interroge sur les critères au fondement de ses jugements (par exemple, j'attends toujours de Cassivi qu'il m'explique en quoi et de quelle manière les Malajube, Moffatt et compagnie renouvellent la chanson et contribuent à l'élaboration d'une culture riche et originale); troisièmement, qu'il soit capable de prendre une distance critique à l'égard de ses propres choix afin de mieux comprendre l'ensemble du tissu social, incluant l'univers mental de ceux qu'il perçoit comme des « adversaires ». Ces trois conditions sont rarement satisfaites. Au contraire, les jugements péremptaires pullulent, jugements qui reposent sur des systèmes de valeurs assez flous (mais dont la logique est claire : il s'agit pour le chroniqueur d'affirmer sa propre « personnalité » à travers les objets dont il traite).

Évoquant l'équilibre que doit trouver la critique entre l'objectivité et la subjectivité, Véronique Cloutier disait au même Cassivi, s'adressant à travers lui à tous les critiques qui veulent privilégier la « recherche », l'« innovation » : vous avez le droit de ne pas aimer Gregory Charles et aussi de trouver que sa démarche est commerciale, mais si vous étiez vraiment objectifs, vous accepteriez de souligner, par exemple, qu'il chante bien, que les arrangements sont bien faits et que, dans l'optique de ceux qui aiment ce genre de musique-là, il s'agit d'une réussite (*La Presse*, 14 novembre 2006). Voilà bien un minimum éthique, mais surtout la seule base qui permettrait un dialogue fertile entre l'artiste, la critique et le public.

Cassivi ne représente qu'un exemple parmi d'autres; d'ailleurs, me dirait-on, je me trompe de cible puisqu'il n'est pas un critique musical attitré. Mais si ceux qui portent le chapeau sont manifestement dotés d'une plus ample érudition, je ne les vois guère nous proposer une lecture bien poussée des artistes qu'ils commentent. Soyons juste : parfois, Sylvain Cormier du *Devoir* fournit un effort digne de mention. Par exemple, son article sur le plus récent disque de Céline Dion (*Le Devoir*, 25 mai 2007) avait le mérite d'interroger les ingrédients proprement artistiques du produit : la facture des textes, des compositions et des arrangements, la qualité de l'interprétation, tout cela nourri d'exemples et d'observations précises touchant la prononciation des voyelles et les variations du timbre selon la hauteur des notes. Cet article, centré autour de la proposition surprenante voulant que « *si Céline Dion chante juste, elle interprète faux* », démontre qu'il est possible de dépasser l'impressionnisme et de soutenir une argumentation à partir de données précises touchant l'art de la chanson. Malheureusement, la plupart des commentateurs donnent sans relâche dans l'examen de la personnalité des artistes, de leur attitude, de leur look, en soumettant leur regard critique à un jeu d'identification en constant déplacement (un jour untel est *in*, le lendemain il est *out*, et il est souvent ardu de comprendre ce qui commande de tels changements de cap...). Voilà sans doute pourquoi ils excellent davantage dans le compte rendu des spectacles, là où c'est l'ambiance et la performance qui comptent, avant la teneur proprement dite des chansons.



Les Saisons Sullivan
Été : Anik Hamel
Photo : Marion Landry

© Françoise Sullivan avec l'aimable autorisation de la Galerie de l'UQAM

Au chapitre du culte de la personnalité des artistes, les critiques des quotidiens et magazines soi-disant sérieux n'ont rien à envier aux journalistes qui publient dans les vulgaires « revues à potins ». À *Voir*, par exemple, on met l'accent sur les chroniques de spectacles et sur les entrevues, reléguant les critiques de disques à de maigres espaces tout juste capables d'accueillir des commentaires superficiels. Du côté d'un magazine culturel branché, *Nightlife*, le journaliste Olivier Lalande propose une critique-entrevue bien pâmée avec Tricot Machine. La belle affaire ! Comme si ces sympathiques néo-folkloristes avaient inventé le bouton à quatre trous ! Voici ce qu'écrit le journaliste pour introduire son propos : « *Qui dit "chanson" dit tradition. Mélodies pour toute la famille. Textes qui prennent toute la place. Visages trop gentils. Voix qui articulent trop bien. Bonne humeur agaçante. Lynda Lemay. // On pourrait même dire qu'elle est la raison pour laquelle on sort danser sur de la musique de fous, la chanson. Elle nous a suivis toute notre enfance, nous a tombé sur les nerfs ces longs après-midi où nos parents nous imposaient leur radio plate. // C'est vrai, NIGHTLIFE n'a pas pris l'habitude de suivre ce circuit à part, si éloigné des tendances qui font vibrer la ville* » (*Nightlife Magazine*, n° 85, mai 2007). On ne pourrait trouver meilleur exemple de critique dont chaque énoncé constitue une opinion venue de nulle part, sinon d'une génération dont le seul propos serait de se distinguer de la précédente. L'idéologie prend le pas sur la critique et quand, dans l'entrevue qui suit, la chanteuse de Tricot Machine se dit « fière » de chanter faux, notre critique n'y trouve rien à redire ou à penser, alors qu'on a là, à mon sens, l'une des clés d'une sensibilité aujourd'hui largement répandue au Québec (que je cernerais intuitivement comme une forme d'esthétique de la convivialité).

Je m'en prends aux journalistes, est-ce bien juste ? Ne devrais-je pas prendre en considération les conditions qu'on leur impose et, au-delà d'eux, simples exécutants, viser la vraie cible : leur employeur ? Mais ce serait trop commode et cela justifierait trop leur inertie de travailleurs aliénés. Il leur revient entièrement de contester les conditions qu'on leur réserve, à la limite de laisser aller leur potentiel dans des lieux de publication moins contrôlés. Or, je n'ai pas perçu de leur part, pour l'instant, l'ombre d'une contestation. Au contraire, je les vois obtempérer à ce qui un jour tuera leur métier, si ce n'est déjà fait.

Je m'en prends aux journalistes, mais peut-être devrais-je fouetter mes coreligionnaires ? Il est clair qu'un journaliste ne peut se permettre un travail analytique aussi systématique et poussé que celui d'un intellectuel libre tel qu'on en trouve à *Spirale* ou dans quelque autre revue culturelle. On aurait bien raison de le soulever, ces derniers demeurent curieusement silencieux au sujet de la chanson et quand ils s'avancent sur ce terrain, c'est bardés de méthodes qu'on ne saurait déceimment déployer dans l'espace public. Les intellectuels manquent à l'appel, ils prétendent avoir mieux à faire que d'évaluer des produits mineurs comme les chansons, même si elles sont l'un des principaux canaux par où s'exprime le discours social. Ils ne peuvent donc se plaindre de la pauvreté du discours ambiant : à eux de prendre la parole, à eux de faire obstacle à l'hégémonie des décideurs et à tout ce qui encourage une consommation privée de pensée.

Mais l'autre question est de savoir si la voix des intellectuels peut obtenir une quelconque audience. Et qui donc, à part les journalistes, pourrait leur faire écho auprès du large public ? Si l'on ne rend jamais compte de ce qu'ont à dire ceux qui ont le loisir de penser plus loin que le goût du jour, comment leur effort de réflexion peut-il entrer en dialogue avec la population et exercer son influence ? N'entre-t-il pas dans la tâche des journalistes d'informer la population de ce qui se trame en dehors de leur petit univers ? N'est-il pas probant que nos journalistes sont de plus en plus narcissiques avec leurs blogues insipides ? Mais le pire est que c'est la direction même d'un journal comme *La Presse* qui les encourage à débiter leurs banalités de commères finies ! Je remarque encore autre chose : les journalistes ne souffrent pas qu'on leur en montre, encore moins qu'on les conteste. Ils veulent régner sans partage sur un univers culturel qu'ils s'efforcent toujours plus de rapetisser à la dimension de leur nombril (tout en entretenant l'idée farfelue d'être des exemples d'ouverture d'esprit). J'exagère ? Pas du tout, et j'en ai pour preuve le fait qu'ils n'aient même pas daigné, pas un d'entre eux je dis bien, méditer publiquement l'essai crucial de Stéphane Venne sur la chanson (voir ma propre critique dans les pages du présent numéro). Pourtant, Venne n'est nullement un universitaire indigeste, il est au contraire un praticien de premier plan dans l'histoire de la chanson québécoise et son livre, qui est écrit dans un langage accessible, fourmille d'indications précieuses capables d'offrir une base ferme à toute critique la moins sérieuse. Mais voilà, nos journalistes ont préféré tenir ça mort, de peur sans doute que les propositions de l'ouvrage n'éclaircissent trop brutalement leur incompétence. ☹